

Byzance, Constantinople, et Istanbul

Philippe Thomas

Curieuse destinée que celle de cette ville ! Puissance maritime grecque indépendante dès le règne d'Alexandre Le Grand, capitale chrétienne de l'empire constantinien puis de l'empire romain d'Orient, la « deuxième Rome » passa aux mains des Turcs au XVe siècle et devint ville islamique. À la tête de l'empire ottoman, Istanbul connut une nouvelle époque de splendeur et de gloire.

Après un long siège de soixante jours, à l'aube du 29 mai 1453, les troupes de Mehmet II entraient victorieuses dans Constantinople. Sur les remparts de la ville – dernière défense de l'empire où la marée ottomane avait déferlé – l'empereur Constantin Dragases, à la tête de combattants vingt fois moins nombreux que les assaillants, s'était battu avec l'énergie du désespoir. Avec courage, en dernier descendant des empereurs romains, il avait rejeté toutes les offres de reddition de Mehmet. Pourtant il savait que ses heures étaient comptées. Sa foi et celle des siens mourant les armes à la main n'avaient pas suffi. Ce n'était que le dernier sursaut d'un empire pour lequel l'Occident aveugle n'avait pas voulu intervenir.

Les vainqueurs s'attendaient à découvrir au-delà des remparts une cité prospère faite de palais rutilant d'or. À leur grand étonnement, ils trouvèrent beaucoup de vergers et de champs. Mehmet II conquist un amas de ruines à demi désertes où ne subsistaient que des îlots épars ou de grandes églises au milieu de jardins et de champs labourés. Cinquante mille habitants s'y terraient alors que plus d'un demi-million de personnes y avaient vécu. À ceux qui, victimes terrorisées, n'avaient pu fuir, mille fois les envahisseurs posèrent la question : où sommes-nous ? « Eis tin holin » répondirent les Grecs (phonétiquement, « eïs tin polin »), « dans la ville ». Les janissaires surpris répétèrent la réponse qui, dans leur langue, devint « stanbul », nouveau nom qui, des siècles plus tard, effacerait l'ancien.

Depuis plus de douze siècles, Constantinople représentait pour l'ensemble du monde méditerranéen « la Ville », et Villehardouin avait pu écrire que « de toutes les autres (elle) était souveraine ». Constantin en avait fait la capitale de son empire en 324, et par là même le centre des arts et des lettres, du pouvoir et de la civilisation. Par la suite, de brillants empereurs tels Justinien, Hérachus et, au XIe siècle la grande dynastie macédonienne, avaient continué l'œuvre entreprise, affirmant la puissance et l'éclat de l'empire. Cependant, au cours du XIe siècle, des dynasties de plus en plus faibles et des empereurs de moins en moins aptes à remplir leur mission signèrent, dans le désordre, le déclin de l'État byzantin : les querelles entre Latins et Grecs, les invasions normandes et turques, rien n'épargnait plus l'édifice dont Constantinople incarnait la tête. L'Orient et l'Occident, malignement, avaient conjugué leurs efforts : en 1453, le moment était venu pour l'empire de disparaître. L'abandon de Rome, capitale d'empire, au profit de Constantinople, en 324, faisait des Grecs les héritiers de la grandeur romaine. Mais par leur désordre et leur inconséquence, ils assumaient la responsabilité de la décadence de leur État. Seule depuis plus de mille ans, jusqu'à cette aube fatale de 1453, Constantinople avait gardé l'héritage de

la culture antique et s'était opposée aux incursions des Barbares. Par vingt fois ses murailles avaient arrêté le flot des invasions. Par vingt fois, des empereurs énergiques avaient tenté de redonner vie à un empire où l'envahisseur n'était pas toujours l'ennemi. Mais des querelles intestines, des conflits de palais, des luttes pour la succession finirent par rompre l'unité nationale et les ennemis de Byzance pénétrèrent dans la place avec le concours de ses défenseurs naturels. L'empire n'était plus gouverné, ni la sécurité des biens et des personnes assurée. La décadence économique suivit. Les Byzantins avaient sacrifié l'autorité ; ils sacrifièrent aussi les richesses au profit d'étrangers, Génois et Vénitiens en particulier. La chrysobulle promulguée en 1082 par Alexis Ier qui accordait aux Vénitiens le privilège exorbitant du contrôle du commerce et des douanes apparut comme un acte décisif de la capitulation de l'empire.

À cela s'ajoutait, et ce n'était pas le moindre de tous les maux, le conflit avec Rome. Les difficultés apparentes sur les détails de la doctrine (le *filioque*), de la liturgie (le pain azyme) ou du droit canon (le célibat des prêtres) ne faisaient que masquer des réalités plus profondes liées à la prétention des deux villes à la préséance sur l'Église universelle.

La disparition progressive en Occident de l'idéal de l'hellénisme chrétien à partir du VIe siècle et les rivalités religieuses sans cesse renaissantes entre Rome et Constantinople du VIIe au XIe siècles, menèrent à l'incompréhension puis à la rupture en 1054 des deux familles de la chrétienté. Dans cette atmosphère, l'apparition des Normands en Méditerranée et leurs conquêtes des territoires byzantins d'Italie – conquêtes apparemment soutenues par Rome – furent interprétées par les Byzantins comme une preuve de la perfidie occidentale.

Quand vinrent les croisades, les Grecs n'y virent pas notre célèbre « gesta Dei per Francos » – l'action de Dieu à travers les Français. C'était une invasion de plus – ni pire ni meilleure que les autres, comme en témoigne Anne Comnène – de l'héritage romain, ou mieux encore, une tentative de briser par les armes l'existence même de l'Église grecque et de l'État byzantin. Lors des trois premières croisades, l'espérance de voir les deux communautés s'unir sur le champ de bataille au nom du sang versé pour la défense du tombeau du Christ s'avéra un rêve irréalisable.

La quatrième croisade ne sera, on le sait, qu'un odieux détournement pour des motifs économiques et politiques. C'est là que se situe le sac pur et simple de Constantinople. Incendiée, pillée, ruinée, la ville deviendra l'ombre d'elle-même. La plupart des œuvres d'art et des insignes reliques de la chrétienté furent volées, expédiées et vendues en Europe où elles constituent encore aujourd'hui le fonds le plus prestigieux des trésors de nos églises et de nos musées. L'événement de 1204 marqua pour l'empire byzantin le coup fatal dont jamais plus il ne se relèvera et le sursaut intellectuel et spirituel de l'époque des Paléologues constitua le chant du cygne d'une civilisation agonisante.

Le sac de Constantinople par les Croisés en 1204 – même s'il fut vigoureusement condamné par le pape – rendit infranchissable le fossé déjà creusé. Les Latins seront désormais perçus comme des ennemis de race et plus encore de foi. Ce pillage fut une erreur immorale qui interdit pour de longs siècles la possibilité d'accords ou d'alliances entre Latins et Grecs, entre Rome et Constantinople. Apprenant la nouvelle, Innocent III s'indigna : « Comment fera-t-on revenir l'Église grecque à l'unité et comment obtiendra-t-on qu'elle soit dévouée au Siège apostolique après l'avoir affligée et persécutée ? Elle n'a vu chez les Latins que des exemples de perversité et œuvres de ténèbres en sorte qu'elle est en droit de les détester comme des chiens. »

On a peut-être exagéré la responsabilité des Latins, cependant celle-ci fut immense, surtout après la décision de Rome de supprimer la hiérarchie orthodoxe et de ramener ses fidèles par la force dans l'unité romaine. Ces contraintes déchaînèrent une réaction populaire anti-latine aux conséquences incalculables.

Les victoires des troupes turques

Le rétablissement de l'empire en 1261 n'arrangea rien. Le manque de réalisme politique des Byzantins, malgré le règne de quelques souverains exceptionnels, aggrava le processus irréversible de la rupture. L'union des deux Églises, seul et unique moyen d'obtenir l'aide vitale de l'Occident contre l'envahisseur, ne s'effectuerait jamais. Aussi l'historien Doukas a pu affirmer : « Si en cet instant un ange était descendu du ciel et s'il avait dit 'acceptez l'unification des Églises et je chasserai l'ennemi hors de la ville', ils ne s'y seraient pas résolus et se seraient plutôt livrés aux Turcs qu'à l'Église romaine. Cette inconscience totale donne plus de valeur encore aux actes de personnages émérites tels Bessarion, le futur cardinal, ou Gustiniani, le Génois, combattant aux côtés de Constantin Dragases avec ses trois cents compagnons sur les murailles de la ville, et qui sauvèrent, malgré Grecs et Latins, l'honneur de la véritable unité chrétienne. »

En butte à la force d'opposition que représentait la chrétienté latine, l'empire d'Orient se trouvait également, de longue date, menacé par la puissance des Turcs. À partir du XI^e siècle, ceux-ci pénétrèrent dans l'espace byzantin à l'occasion des conflits qui les opposaient au royaume d'Arménie. Ils formaient un ensemble de peuples jeunes et forts qui, depuis plusieurs siècles déjà, s'étaient acclimatés aux finesses des civilisations.

En 1071, les troupes de l'empereur romain Diogène capitulèrent à Mentzikert, non loin du lac de Van. Les Turcs, sans plus rencontrer d'obstacles sérieux, déferlèrent sur l'Asie mineure. Ils s'y installèrent durablement, créant différents États d'où émergea au XIV^e siècle la puissance ottomane qui fixa d'abord sa capitale aux portes de l'empire, à Brousse. Ces conquérants disposaient, comme leurs devanciers en Asie centrale, d'une qualité rare : la tolérance religieuse, qui les faisait apprécier des peuples chrétiens vaincus. Puissants et autoritaires ils apportèrent aux peuples d'Anatolie la sécurité et la protection que l'État byzantin n'était plus en mesure de leur assurer depuis longtemps.

Istanbul, capitale de l'Islam

Les Byzantins, par aveuglement ou incapacité, loin d'opposer un front uni à ces envahisseurs, se sont souvent servis d'eux et leur firent partager leurs querelles intestines. Ils les amenèrent, à partir du XIII^e siècle, à jouer les arbitres entre les prétendants à la direction de l'empire. Ainsi au XIV^e siècle, un prince grec d'Anatolie entreprit la conquête de la Grèce avec l'aide du propre fils de l'empereur Jean Paléologue pour le compte des Ottomans. Après la mort de l'empereur Andronic III en 1341, une dispute entre Jean VI Cantacuzène et Jean V Paléologue fit du souverain ottoman l'arbitre entre les deux partis. Cantacuzène vainqueur, en remerciement, offrit à l'ottoman sa propre fille en mariage. Quelques années plus tard, triomphant de nouveau grâce à lui, il lui céda le fort de Tzympe, sur la côte européenne des Dardanelles, dans la presqu'île des Galipoli. Les Ottomans étaient en Europe. Rapidement maîtres des Balkans, ils transfèrent en 1361 leur capitale à Andrinople, l'actuelle Edirne.

L'accroissement de la puissance ottomane s'accomplit davantage aux dépens des Latins (Francs et Vénitiens) que des Grecs qui n'y étaient pas hostiles. De conquête en conquête, au milieu du XV^e siècle, l'empire ottoman occupe les frontières de l'Empire byzantin au XI^e siècle. Ce nouvel état recouvrait au XV^e siècle pratiquement l'ancien empire byzantin. L'osmose des populations chrétienne et musulmane y était presque complète, à la satisfaction des deux communautés. Depuis longtemps les Ottomans avaient intégré dans leur culture une large part de la civilisation byzantine. Ces différents caractères avaient entraîné entre les deux entités une telle fusion que l'on pouvait parler d'une byzantinisation de fait du monde ottoman qui, à la veille de 1453, rendait irréversible et obligatoire la conquête de « la ville ». L'étendue de l'ex-empire byzantin ne se

réduisait plus alors qu'à Constantinople, cité-État, et à sa proche périphérie. Mehmet II, descendant d'Orhan, en décida la conquête. C'était l'aboutissement d'un long développement historique.

Constantinople devenait ottomane. Pouvait-il en être autrement ? Les Grecs par eux-mêmes ne pouvaient la sauver. Réduite à l'état d'enclave chrétienne dans un État ottoman, elle n'aurait pu survivre. Sauvée par les Latins et tête de pont d'une reconquête occidentale, elle eût été rejetée par le monde grec. Trop belle, trop célèbre, elle ne pouvait mourir et rester en dehors de l'histoire. Dès 1453, Mehmet II s'y installait. La ville naissait une nouvelle fois. Capitale du plus important état méditerranéen, bientôt centre de l'islam sunnite, elle s'enorgueillit très vite d'une magnifique parure architecturale : palais, mosquées, tekkes, jaillirent de terre, façonnant à côté de la vieille cité de Byzas et de Constantin, une cité des mille et une nuits.

Sur le plan politique, après la prise de Constantinople, les Ottomans se crurent les héritiers de l'empire romain. Le Grec Georges de Trébizonde l'affirma nettement à Mehmet : « Personne ne doute que, de plein droit, tu es empereur des Romains, car en effet est empereur celui qui légalement détient le siège de l'empire. » Sauvée du péril de l'union forcée avec Rome, l'Église orthodoxe pouvait paradoxalement s'estimer libérée par cette conquête, et elle le fut partiellement pour plusieurs siècles. Cependant, ballottée dans un univers dont elle n'était plus l'âme, elle vit son siège transporté d'église en église au fur et à mesure de l'arrivée des émigrants anatoliens jusqu'au sanctuaire du Phanar où son patriarche œcuménique se trouve encore aujourd'hui. Sainte-Sophie avait été transformée en mosquée dès les premières heures de la conquête. Constantinople, devenue Istanbul, avait changé d'âme. Les conquérants firent certes preuve, vis-à-vis des chrétiens, d'une libéralité et d'une tolérance que ces derniers n'avaient pas connues sous le joug latin. Mais désormais l'Islam triomphait.

<="" de="" point="" véritable="" un="">Devenu par la conquête de la ville le centre décisionnaire de l'ex-état byzantin, il en héritait l'idéologie impériale de gouvernement sur l'ensemble de l'univers méditerranéen.

Cet objectif ambitieux, les Ottomans peuvent l'envisager et déjà le réaliser partiellement grâce à la succession ininterrompue de quatre souverains exceptionnels. À Mehmet II (1451-1481), génial conquérant de plus de 100 villes, succéda Bayezit II (1480-1512) qui lutta contre les Mameluks d'Égypte, et dont les armées poussèrent jusqu'en Pologne, en Autriche et même en Italie (Frioul). Le sultan Selim 1er le Cruel (1512-1520) conquiert la Syrie, la Palestine avec Jérusalem et l'Égypte avec la Mecque, ramenant à Istanbul le pouvoir califal, souverain sur tout le monde musulman, arraché à ses derniers détenteurs abbassides.

Soliman le Magnifique (1520-1586) régna sur toute la Méditerranée, rêva de conquérir l'Inde, et ses armées assiégèrent Vienne pour la première fois (1529). C'est sous son règne que l'empire ottoman atteignit son apogée. Allié de François Ier avec lequel il échangea des ambassadeurs, il fit rentrer le monde turc dans le concert des nations européennes.

Cette croissance de l'empire ne pouvait avoir que des retentissements importants pour la nouvelle capitale qui, dès ce moment, se couvrit de monuments prestigieux et devint, au milieu du XVIe siècle, la plus grande cité méditerranéenne.

L'apogée ottoman se réalisait curieusement à l'un de ces moments privilégiés de l'histoire qui voyait en même temps François Ier régner en France, Henri VIII en Angleterre et Charles Quint en Espagne. À cette époque on découvrait l'Amérique, et Luther annonçait sa réforme ; cependant, le monde turc ne sut poursuivre son ascension.

État puissant, craint et respecté, l'Empire ottoman devait dès la mort de Soliman marquer un déclin sensible dont les contemporains ne s'aperçurent point. En effet, la période de Sinan battait son plein à Istanbul, et dans tout l'empire sortaient de terre des palais somptueux des mosquées sultaniennes pour ne pas dire impériales et une production artistique (faïence d'Iznik notamment) de la plus haute qualité.

Mais l'âge des grandes conquêtes était clos. L'empire était vaste, trop vaste, les armées agissant toujours plus loin que Constantinople ne pouvaient plus espérer triompher. Déjà les premiers revers s'accumulaient même s'ils ne furent point perçus comme tels par les contemporains. Ainsi l'échec devant Vienne en 1529 ou la défaite de Lépante en 1571 marquaient le pas des conflits armés et faisaient place aux arrangements diplomatiques.

Avec l'apogée de Seliman disparaissait donc curieusement la prétention ottomane à la domination du monde sous le règne de l'islam, et l'empire entamait maintenant une ère de guerre défensive.

Après Soliman, l'autorité gouvernementale échappa aux mains des sultans pour tomber par l'intermédiaire du gynécée impérial aux mains des sultanes (1595-1687) puis des grands vizirs (1687-1754) parmi lesquels se distingua, pour le plus grand profit de l'empire, par sa sagesse et son énergie, la famille des Koeprulu, puis enfin des eunuques de la cour et des chefs des janissaires (1554-1808).

Durant ces époques, rarissimes furent les moments où, jaillissant de leurs palais, les sultans reprirent la réalité du pouvoir et c'est alors que les conquêtes le plus souvent se tarirent.

Ainsi pendant plus de deux siècles, se succédèrent à la tête de l'empire dix-huit souverains qui pour la plupart n'accédèrent en rien à la direction de l'état. Tous ou presque furent déposés, assassinés, emprisonnés ou pire encore enfermés à vie dans le harem.

C'est seulement avec Mahmud II (1808-1839) que parvenait de nouveau sur le trône un sultan à la personnalité remarquable. Il inaugura des réformes européennes qui constituent la seconde européanisation de la Turquie. C'est sous son règne que s'accrut l'influence des ambassades étrangères et que fut dissous le célèbre corps des janissaires. Ceux-ci, depuis longtemps déjà, ne constituaient plus les troupes d'élite du régime, mais ceux qui se partageaient le profit de l'État.

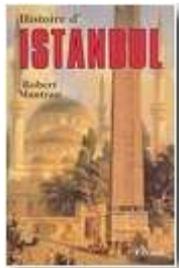
Pendant toute cette longue décadence, où les sultans vivaient et mouraient à l'ombre du sérail, la ville de Constantinople connut un déclin évident même si elle restait une importante place économique. Durant toute cette période elle fut de moins en moins l'objet de l'attention des souverains. De cette époque date la déchéance de la cité. Les projets d'urbanisme mis en place sous le conquérant et poursuivis jusqu'au XVI^e siècle, furent totalement interrompus jusqu'à l'époque de la république.

Comment dans de pareilles conditions l'empire put-il survivre ? Devenu au XIX^e siècle le vieil homme malade de l'Europe, il put se maintenir grâce aux conflits qui, opposant France et Angleterre, Russie et Autriche, le firent mettre en avant par leur diplomatie pour nuire à l'un ou à l'autre.

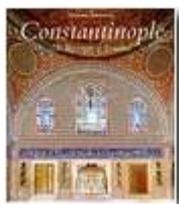
Mais le génie ottoman méritait mieux et avec l'ère des réformateurs et bientôt des réformes, la Turquie nouvelle Sauvée pouvait espérer renaître... et Istanbul, son joyau, revivre avec elle.

Philippe Thomas
Mai 1988
Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



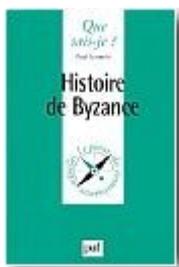
Histoire d'Istanbul
Robert Mantran
Histoire des grandes villes du monde
Fayard, Paris, 1996



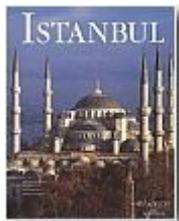
Constantinople, de Byzance à Istanbul
Stéphane Yerasimos
Place des Victoires, Paris, 2001



La vie quotidienne à Istanbul au siècle de Soliman le Magnifique
Robert Mantran
La vie quotidienne
Hachette, Paris, 1994



Histoire de Byzance
Paul Lemerle
Que sais-je ?
Presses Universitaires de France, Paris, 1998



Istanbul
Stéphane Yerasimos - introduction de Gilles Veinstein
Citadelles & Mazenod, Paris, 2002